

Études littéraires africaines

GILBERT (Catherine), *From Surviving to Living : Voice, Trauma and Witness in Rwandan Women's Writing*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones. Série PoCoPages, 2018, 294 p. – ISBN 978-2-36781-268-7



Susanne Gehrman

Numéro 50, 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076062ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1076062ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gehrman, S. (2020). Compte rendu de [GILBERT (Catherine), *From Surviving to Living : Voice, Trauma and Witness in Rwandan Women's Writing*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones. Série PoCoPages, 2018, 294 p. – ISBN 978-2-36781-268-7]. *Études littéraires africaines*, (50), 258–260. <https://doi.org/10.7202/1076062ar>

le champ hexagonal par Dominique Viart ; Sonia Dosoruth ausculte le rapport entre littérature et fait divers dans *Devina* d'Alain Gordon-Gentil ; Andrée Mercier s'intéresse aux récits d'enquête dans le roman québécois, rejoignant ainsi les préoccupations contemporaines de Laurent Demanze ; Françoise Simasotchi-Bronès aborde le roman caribéen à partir d'une approche écopoétique qui trouve aujourd'hui de nombreux émules. L'ouvrage réalise pleinement ses promesses lorsqu'il montre comment la littérature francophone, entrant en dialogue avec la littérature française, l'enrichit de dimensions supplémentaires : l'analyse des romans de Tierno Monénembo permet ainsi à Anthony Mangeon de distinguer le « roman parlant » du « récit adressé » pratiqué par l'écrivain guinéen ; Solange Namessi décrit des « poétiques de la revenance » en contexte postcolonial chez le même Monénembo, mais aussi chez Abdourahman Waberi et Kossi Efoui ; au moyen d'une typologie convaincante, Xavier Garnier expose la manière dont le roman de formation occidental s'adapte à l'instabilité de l'espace africain en devenant roman de la « déformation », de la « conformation », de la « réformation », de la « transformation » ou de « l'information » (p. 20) ; enfin, Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo définit, à partir de la lecture de Barlen Pyamootoo, d'Ali Zamir et de Raharimanana, une esthétique de « récits minimaux » (p. 47), où « la mort du roman » (p. 56) est simultanément promise et démentie.

Ninon CHAVOZ

GILBERT (Catherine), *From Surviving to Living : Voice, Trauma and Witness in Rwandan Women's Writing*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones. Série PoCoPages, 2018, 294 p. – ISBN 978-2-36781-268-7.

Le livre de Catherine Gilbert, issu d'une thèse soutenue à l'université de Nottingham, est la première monographie consacrée entièrement au genre du récit de témoignage en référence au contexte particulier du génocide rwandais de 1994. Le corpus est composé de témoignages de femmes, en grande majorité exilées, ce qui représente un ensemble de vingt-et-un textes signés par dix-sept auteures. Dix-huit sont écrits en français, deux en anglais et un en allemand (qui ne fait cependant l'objet d'aucune analyse). C. Gilbert élabore non seulement une analyse approfondie des différentes approches narratives propres à rendre compte de la violence du génocide vécu par les Rwandaises, mais elle examine également les concepts théoriques liés au genre du témoignage, tels que le trauma, l'indicible, la relation entre auteure et lecteurs, la relation entre auteure et co-auteur. Une place importante est enfin réservée à la position genrée des rescapées et survivantes d'un génocide qui fut aussi marquée par la violence sexualisée. Très bien informée des discours occidentaux et postcoloniaux, des approches psychanalytiques, littéraires et sociologi-

ques du témoignage, C. Gilbert montre les possibilités et limites de leur applicabilité au contexte spécifique d'un corpus rwandais destiné à un lectorat occidental.

L'étude est divisée en six chapitres qui sont consacrés respectivement au traumatisme en contexte rwandais (1) ; à la figure du témoin (2) ; à l'opération de donner voix aux traumatés (3) ; à la collaboration avec le témoin (4) ; à l'entreprise de faire parler le silence (5) ; au passage de la survie à la vie (6). Ce dernier chapitre prend notamment en compte l'importance, mais aussi les difficultés, des témoignages oraux au Rwanda dans le cadre des associations de femmes rescapées et des veuves, ainsi qu'au sein de l'institution du *gacaca*, jadis établie comme un instrument de justice transitionnelle, mais où génocidaires et victimes rescapées se confrontaient douloureusement. Selon l'auteure, textes écrits et textes oraux s'inscrivent dans une même communauté de témoignage.

L'importance du chapitre 4 est à souligner. Tandis que la critique se soucie généralement très peu du fait que la majorité des témoignages publiés à Paris, Bruxelles ou Londres ont été produits en collaboration avec des écrivains-journalistes occidentaux, C. Gilbert fait l'effort de retracer autant que possible les histoires de collaboration qui marquent le style et la diffusion de ces ouvrages. Tout en étant consciente du danger que peut constituer une autorité professionnelle et des questions que soulève un certain *marketing* du témoignage à sensation, elle montre comment une collaboration réussie peut créer un espace de confiance et d'écoute attentive, propice à l'énoncé du témoignage.

Sans nier les différences de qualité entre les textes – les plus complexes retiennent davantage l'attention de l'auteure et sont signés par Yolande Mukagasana, Esther Mujawayo et Scholastique Mukasonga, tandis que d'autres sont malheureusement à peine effleurés –, C. Gilbert valorise l'ensemble du corpus, où elle lit l'expression d'une parole libératrice qui rompt avec le silence post-génocidaire (tant culturel que politique) et permet aux survivantes du génocide (y compris aux témoins secondaires) de passer d'une survie marquée par les traumatismes à une vie active, tournée vers l'avenir. Ainsi s'explique le titre de l'ouvrage que l'on peut traduire par : *De la survie à la vie : voix, trauma et témoignage dans l'écriture des femmes rwandaises*. Pour traiter ce sujet, C. Gilbert ne retrace pas simplement le contenu des témoignages en rendant compte de leur rhétorique spécifique, souvent imprégnée par l'oralité ; elle s'intéresse surtout aux contextes d'énonciation, de production, de publication et de réception. De plus, elle analyse la capacité de ces textes, en réalité trop peu lus au Rwanda, à contribuer au processus de reconstruction d'une société post-génocidaire au moyen de la justice (nécessaire) et du pardon (difficile). Elle souligne à cet égard leur fonction primaire d'auto-thérapie, dans le sens d'une réconciliation individuelle du sujet parlant / écrivant avec lui-même, permise par l'acte même du témoignage et par la perpétuation de la mémoire des morts. L'étude de C. Gilbert se distingue donc par une

grande sensibilité éthique et analytique. Il s'agit d'une étude incontournable pour qui s'intéresse au Rwanda et/ou au témoignage.

Susanne GEHRMANN

GOERG (Odile), *Un cinéma ambulant en Afrique : Jean-Paul Sivadier, entrepreneur dans les années 1950*. Préface de Claude Forest. Paris : L'Harmattan, coll. Images plurielles. Scènes et écrans, 2020, 155 p. - ISBN 978-2-34319-780-7.

Jean-Paul Sivadier écrit son récit autobiographique en 2003 dans le but d'expliquer son parcours à ses proches. Les années vécues en Afrique y représentent non seulement le passage le plus long, mais aussi celui qui a le plus attiré l'attention de l'historienne Odile Goerg, qui y lit une page de l'histoire du cinéma en Afrique. O. Goerg nous offre ainsi un témoignage d'exception, présenté en quelque sorte sur mesure : elle choisit en effet le contenu des mémoires de Sivadier qui peut être utile à la compréhension de la vie d'un cinéaste ambulant qui parcourut l'Afrique dans les années 1950. Si le récit de Sivadier est en lui-même intéressant, cette mise en contexte nous aide à situer les événements ainsi qu'à comprendre les nombreuses informations concrètes (les recettes, les kilomètres, les pannes, les taxes, etc.) prodiguées par l'auteur pendant tout son récit.

La préface de Claude Forest est un bon résumé des deux textes publiés. O. Goerg nous explique l'importance du cinéma ambulant en Afrique et ailleurs, autant pour l'imaginaire social que pour l'économie et la préparation de l'installation de salles de cinéma fixes. Afin de comprendre les origines de Sivadier, elle livre un résumé de la partie de sa vie qui précède le récit autobiographique qu'elle a retenu. Cette mise en contexte est cruciale afin de ne pas se perdre dans les nombreux noms de villages et dans les notations chiffrées multipliées par Sivadier. Son écriture demeure cependant directe et pragmatique. Des photos prises par ses soins allègent et enrichissent la lecture, nous aidant à imaginer ce que fut son quotidien. Nous suivons ainsi l'itinéraire du Circuit Cinéma Africain : nous parcourons les kilomètres qui séparent les villages, nous nous arrêtons à cause d'une panne, nous organisons la mise en place de l'écran et observons le public avant de repartir. Un voyage fatigant, qui donne à voir combien la vie de cinéaste ambulant était dure et aventureuse... « mais pas trop ! » pour citer le titre que Sivadier a donné à son texte (*Aventurier... mais pas trop ! Récit autobiographique*). Entre deux tournées, il nous parle de son envie de trouver une compagne (il rendait visite à des femmes pendant ses vacances en France, après avoir fait passer une annonce matrimoniale dans un journal), de visites à ses parents fiers de lui, à ses frères, etc. Sa vie sociale en Afrique se limite aux Européen-ne-s, qui lui donnent rendez-vous dans chaque ville où il s'arrête. Faute de compréhension ou d'envie de proximité, Sivadier se montre distant vis-à-vis des Africain-e-s et peu